

Renaître de ses cendres



Le Garage inventé

Claude Schmitz

Ça commence par le feu

Magali Mougel

N° 68

OCT 2024

2 FRANCS

PÉRIODIQUE ÉDITÉ
PAR L'ASSOCIATION
DES AMIS DU TPR –
CENTRE NEUCHÂTELOIS
DES ARTS VIVANTS
LA CHAUX-DE-FONDS
WWW.TPR.CH/AMIS

Le Comité

Gisèle Ory, présidente
Francis Bärtschi
Pierre Bauer
Dominique Bosshard
Monique Frésard
Josiane Greub
Sophie Laissue
Marc-André Nardin
Caroline Neeser

« Il est grand temps de rallumer les étoiles. »

Guillaume Apollinaire

Chères Amies, chers Amis du TPR,

La nouvelle saison du TPR se présente à nous telle une constellation dans la nuit : scintillante, vibrante, captivante. Chaque spectacle, une étoile filante, un fragment de poésie suspendu entre légèreté et gravité. Chaque création, un éclat de vérité, un miroir tendu à nos vies, révélant la beauté et les ombres de notre époque. La scène, chaque fois, s'ouvre sur des histoires qui nous parlent de nous, du monde qui change, de nos espoirs et de nos peurs. Entre passion et réflexion, elle se fait l'écho des grandes questions qui traversent notre temps.

Sous ce ciel étoilé, partagé avec ceux qui sont touchés par les guerres, les injustices et l'exil, le théâtre devient plus qu'un divertissement : un espace d'attention, de résistance et de solidarité. Dans ce numéro, laissez-vous surprendre par :

Ça commence par le feu de Magali Mougel, le feu, symbole à la fois de transformation et de destruction, y sert de métaphore aux bouleversements profonds de notre société. Il dévore et éclaire, révélant les tensions et les fractures sociales, leurs voix souvent étouffées. Il incarne aussi l'énergie brute qui nous pousse à réimaginer toujours et encore un monde plus enchanté.

Le Garage inventé qui nous parle de souvenirs et de résilience. Dans un espace ordinaire, l'imaginaire prend le pouvoir, offrant à ceux qui fuient ou qui reconstruisent leur vie une manière inédite de rêver sous ce ciel commun.

Nous remercions vivement pour leurs contributions Elodie Theytaz, étudiante HEI et stagiaire à Noé 21 (Nouvelle Orientation Économique pour le XXI^e s.); Sylvie Pipoz, historienne de l'art et déléguée à la valorisation du patrimoine; Jean-Hubert Lebet, ancien boursier du Fonds national suisse à Berlin Ouest. |

20

20 bougies à souffler ensemble !

Eh oui, *Le Souffleur* est né en novembre 2004 et fête donc déjà ses 20 ans ! De petites bougies, mais de grandes flammes pleines de chaleur et de joie pour éclairer notre théâtre !



© Chloé Cohen



© Elsa Stubbe

- BILLET
2 « Il est grand temps de rallumer les étoiles. »
- SAISON 24-25
4 Entretien avec Anne Bisang
- ARGUMENT
6 *Ça commence par le feu*
- ENTRETIEN
7 Anne Bisang, metteuse en scène et Camille de Pietro, réalisatrice
Ça commence par le feu
- BIOGRAPHIE + ENTRETIEN
11 Magali Mougel auteure
Ça commence par le feu
- ENTRETIEN
15 Les comédien·nes
La Belle constellation
- LE FEU
16 Tel le phénix par Sylvie Pipoz
- L'ESPOIR
18 Berlin, novembre 1989 par Jean-Hubert Lebet
- L'ÉCHEC
20 Conférence sur le climat par Elodie Theytaz
- LE NUMÉRIQUE
22 Le village des solitaires par Sophie Laissue
- ARGUMENT
24 *Le Garage inventé*
- BIOGRAPHIE + ENTRETIEN
25 Claude Schmitz metteur en scène
Le Garage inventé
- ENTRETIEN
28 Amélie Géhin créatrice lumières
Le Garage inventé
- TPR
30 Manifestations à venir

Anne Bisang

Directrice du TPR

Anne Bisang, la saison 24-25 est lancée, comment s'est déterminé le choix des spectacles ?

Chaque saison donne des envies pour les suivantes. Les nouvelles s'inscrivent toujours dans la continuité des précédentes. On retrouve des couleurs qui nous sont chères, comme le choix d'un théâtre en prise avec le présent et on partage des sensibilités nouvelles au fil des visionnements effectués dans de nombreux théâtres d'ici et d'ailleurs. Je souhaitais depuis quelque temps déjà faire figurer davantage de textes du répertoire classique et contemporain sur l'affiche. Mais encore faut-il que des projets pertinents, compatibles avec nos salles existent ! Il s'agit toujours de se mettre en résonance avec l'état du monde.

Des œuvres fondatrices, comme *Hamlet* de Shakespeare, commençaient à manquer. Le projet de Christophe Sermet arrive à point nommé. Je suis heureuse que Nathalie Sandoz, au fil de mon dialogue avec elle, ait choisi de monter *La Visite de la vieille dame*, la « pièce des pièces » de notre répertoire national. Je suis impatiente de voir cette œuvre emblématique mise en scène par une femme. La puissance de l'écriture de Koltès me manquait vraiment. C'était un plaisir de le retrouver avec *Dans la solitude des champs de coton* dans la réalisation de Maya Boesch. Parmi les auteurs, on retrouve aussi Stefano Massini qui avait marqué la saison 2015-2016 avec *Femme non rééducable* interprétée par Dominique Bourquin dans une mise en scène de Dominique de Rivaz. Un autre auteur italien que je découvre, David Elia, évoque dans *Abysses* la tragédie des migrants en Méditerranée. Un récit puissant qui nous rapproche de cette réalité. Le théâtre, c'est aussi prendre le temps de l'approfondissement. Il faut parfois s'affranchir de l'injonction de superficialité qui caractérise notre époque.

Dans la saison, il y a aussi de grands moments d'émotion qui ne peuvent être partagés qu'au théâtre. Il y a eu des saisons « coups de poing », cette année, on est plutôt « coups de cœur ».

Comment construit-on un programme ?

Un programme est toujours le fruit du mûrissement d'envies glanées au fil du temps. Ce sont beaucoup de rencontres avec les artistes en amont. Ce sont aussi des rencontres que je provoque pour connaître les projets des artistes et les suivre dans leur évolution. Chaque saison est comme un tableau qui révèle un moment de notre histoire présente. Elle sera reliée à ce que nous avons traversé cette année-là. Sa construction, à proprement parler, est faite d'échos entre les spectacles, ou au contraire de ruptures. Pour moi, le théâtre est un agent émancipateur qui vise à augmenter notre part d'humanité.

Quels en sont vos coups de cœur ?

Tous les choix sont liés à des envies profondes, des admirations, des émotions particulières. Si je dois en mettre quelques-uns en exergue, je parlerais de la dernière création de Claude Schmitz. Je le connais depuis longtemps. Au fil du temps, il a développé son langage de réalisateur et d'auteur. Je suis sensible à sa créativité hors normes et à son amour à la fois du théâtre et du cinéma. Dans *Le Garage inventé (qui restaure la mécanique et les rêves)*, il joue avec la machinerie et les références du théâtre avec son regard de réalisateur résolument contemporain. J'ai aussi un petit faible pour la création et pour les interprètes du théâtre wallon.

Je mettrais aussi un coup de projecteur sur le dernier spectacle d'Andrea Novicov, disparu en juin dernier. *Chapitres de la chute – Saga des Lehmann Brothers*, avec Thierry Romanens et ses musiciens, est une réussite totale ! Quand tout converge, les choix esthétiques, les interprètes, le texte, de manière pertinente et originale, le projet se transforme en véritable bijou.

© David Marchon



Je suis bien évidemment très impatiente de découvrir la performance de DameChevalier, le duo qui réunit la comédienne Adèle Haenel et la musicienne Caroline Geryl dans *Propagation Wittig* à partir de *La Pensée straight* de Monique Wittig dans le cadre du temps fort *Bang* !

Quelle est l'évolution des programmations depuis que vous dirigez le TPR ?

La présence accrue des artistes et interprètes de la région a vitalisé le théâtre de l'intérieur. Cette vitalité a suscité de nouvelles envies. Une constellation d'artistes a renforcé l'ancrage du TPR dans son territoire. Cette saison nous retrouverons une partie d'entre eux dans ma création et d'autres avec Nathalie Sandoz. Nous découvrirons la première création du chorégraphe-danseur-performeur Bast Hippocrate et retrouverons avec bonheur Florence Chitacumbi dans un spectacle poético-musical engagé, *Destins croisés*.

Sans préméditation, j'ai construit une relation de fidélité avec des artistes dont les voix me semblent toujours aussi essentielles à travers le temps. Je pense à Christiane Jatahy, à Tatiana Frolova, Amir Reza Kooestani mais aussi à Christophe Sermet ou Claude Schmitz, des artistes dont on a pu suivre la pensée et l'évolution formelle. C'est quelque chose qui s'est imposé par l'envie d'approfondissement. Ces artistes interagissent de manière puissante avec l'époque complexe que nous traversons, ses questions sociales, ses problématiques géopolitiques. J'avais envie de construire un chemin avec ces artistes et le public. L'évolution est aussi due à la qualité de la relation avec le public. On est à l'écoute du public, mais on essaie surtout de le surprendre, de le dérouter ! Je sais résister à certaines injonctions. Sur notre petit territoire, il y a une grande diversité d'offres. Je suis attentive à ne pas marcher sur les plates-bandes de mes collègues de la région.

IL S'AGIT TOUJOURS DE SE METTRE EN RÉSONANCE AVEC L'ÉTAT DU MONDE.

Quelle est la couleur que vous pensez avoir donnée à vos programmations ?

Je suis sensible à la question du sens porté par les spectacles. Je suis attirée par les pièces qui questionnent notre quotidien et mettent le présent en résonance tout en ouvrant notre imaginaire. J'aime que les possibilités infinies du théâtre se déploient. La couleur que je revendique est un mélange de cohérence, d'audace et de surprise. La question est : qu'est-ce qu'on véhicule comme valeurs en lien avec notre réalité dans le programme ? Le TPR n'a pas pour mission de fournir un catalogue de spectacles éparpillés, c'est un théâtre de création qui recherche la cohérence en dialogue avec ses contemporain-es. |

**J'AIME QUE
LES POSSIBILITÉS
INFINIES DU THÉÂTRE
SE DÉPLOIENT.
LA COULEUR QUE
JE REVENDIQUE EST
UN MÉLANGE
DE COHÉRENCE,
D'AUDACE ET
DE SURPRISE.**

Ça commence par le feu

Texte **Magali Mougel** Mise en scène et réalisation **Anne Bisang, Camille de Pietro**



© Dmitry Markov

5.05.1794 : Feu destructeur d'un village du massif jurassien ; la quasi-totalité des bâtiments sont partis en fumée.

5.05.1794 : Tel un phénix, le village incendié renaît de ses cendres et se projette dans l'avenir par son plan de reconstruction.

7.11.2024 : Interrogation brûlante sur les utopies mourantes et les espoirs déçus réduits à l'état de ruines.

7.11.2024 : Exploration des chemins qui permettront après le dépouillement provoqué par l'interrogation ardente de renaître tel le phénix. Un bilan, un constat, une tristesse qui se transforme en révolte, et un espoir, une projection, telle est l'aventure de *Ça commence par le feu* !

Anne Bisang et Camille de Pietro

mise en scène et réalisation
Ça commence par le feu



© David Marchon



Comment avez-vous choisi cette pièce, ce texte ?

Anne Bisang : Ce que j'ai choisi, c'est de travailler avec Magali Mougel, autrice dont j'ai monté la pièce *Guérillères ordinaires* au Poche/GVE, que j'ai présentée au TPR et de nombreuses fois en tournée. Cette première collaboration nous a permis de nouer un dialogue au fil des années. Dans la continuité du travail avec une partie de l'équipe de La Belle constellation après *L'Art de la Comédie, les Autoportraits*, j'ai souhaité embarquer la troupe dans l'aventure d'une pièce inédite. L'univers poétique, onirique et parfois fantastique de Magali Mougel, son regard acéré sur le monde contemporain, ses enjeux politiques et écologiques m'ont convaincue que c'était la bonne plume pour notre projet.

Dès 2022, Magali Mougel est venue rencontrer les acteur·rices et l'équipe de La Belle constellation. Elle s'est également immergée dans notre région pour concevoir une œuvre qui prend ses racines dans un environnement de petite ville à la montagne. Un environnement qui lui est assez familier puisqu'elle vit elle-même dans les Vosges.

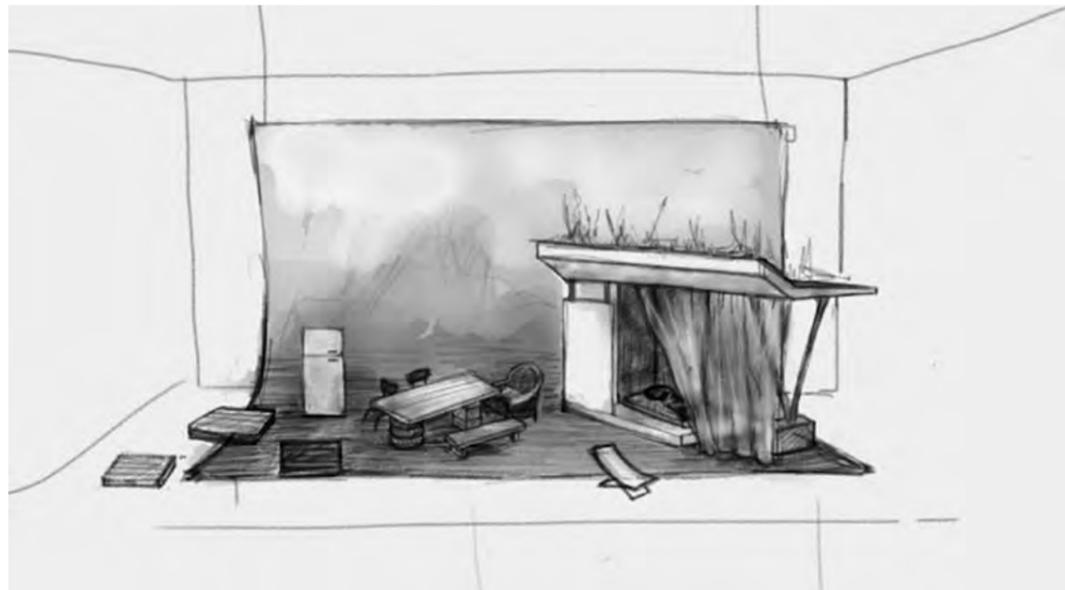
La géographie est donc le point de départ du projet. La pièce se propose de faire écho aux besoins de perspectives novatrices d'une jeunesse isolée de la grande histoire au moment de la chute du mur de Berlin. Elle évoque les aspirations et les tensions qui la traversent, les visions et les valeurs d'une communauté hors des grands centres urbains. Un contexte particulier, peu raconté sur les plateaux de théâtre.

Magali Mougel déroule une fresque en six tableaux dans laquelle elle étudie les résonances. Chaque tableau porte le prénom d'une protagoniste dont nous découvrons les enthousiasmes, les rêves mais aussi les peurs, les inquiétudes. La pièce prend la forme d'un conte engagé contre les ravages de la mondialisation triomphante sur le climat et sur les relations sociales.

En découvrant le premier jet de la pièce de Magali, l'idée que le paysage était un élément central m'a rapidement mise sur la piste d'une coréalisation entre mise en scène et image. Le paysage devait absolument apparaître sur scène. De plus, la construction est très cinématographique, découpant ses tableaux en séquences sans se préoccuper de la linéarité du récit. Et c'est pourquoi une mise en scène à quatre mains m'est vite apparue comme pertinente.

par
Josiane Greub

par
Josiane Greub



© Anna Popek

Camille de Pietro : Pour moi, il s'agit d'une aventure inédite. Je suis une émergente dans ce milieu du théâtre et dans sa façon de raconter des histoires. Nous avons déjà travaillé avec Anne Bisang dans le projet *Still Life* et découvert comment on peut mêler les images aux présences physiques sur le plateau. Dans le projet des *Autoportraits* présenté au TPR en septembre 2023, j'ai été conviée comme intervenante et j'ai pu expérimenter le concret de la scène. À la lecture de *Ça commence par le feu*, j'ai très vite vu des images et un langage qui pouvait convoquer à la fois le mobile et l'immobile. Nous avons très vite parlé une langue commune avec Anne, en partageant les lieux que nous avons instinctivement envie de voir. J'ai été embarquée par la pièce dont le questionnement dépasse la frontière des générations. La conscience du temps qui nous rapproche d'une sorte de fin. Nous avons les mêmes peurs, les mêmes utopies, le même besoin de raconter ce qui est en train d'arriver à l'humanité. J'ai naturellement trouvé ma place pour raconter cette dimension-là en particulier.

Comment s'est fait le choix de votre collaboration ?

AB : Nous nous sommes rencontrées dans le cadre de la réalisation de *Still Life (Monroe-Lamarr)** mais j'avais déjà vu des travaux de Camille de Pietro et sa singularité m'a interpellée. De plus, pour ce nouveau projet, il me paraissait important d'associer un regard d'ici : Camille est née et a grandi à La Chaux-de-Fonds. La question de notre différence de génération m'est aussi apparue comme stimulante et nécessaire. Cette pièce met essentiellement des jeunes en scène, Camille est plus proche que moi de l'âge des protagonistes. Et j'ajoute, en clin d'œil, que son expérience d'adolescente dans les abribus de la ville est un atout !

Comment aborde-t-on un texte à deux ?

AB : C'est d'abord un travail plus collectif qui associe toute une équipe de production à l'intérieur du théâtre et à l'extérieur, avec notamment notre scénographe Anna Popek ou Sélina Chibout, dramaturge. Ensemble, nous avons décortiqué le texte pour comprendre comment il était construit. Lors d'échanges libres, nous avons évoqué nos visions, ce qui a permis une ouverture et un enrichissement mutuels. La pièce de Magali Mougel ne se livre pas toute seule ! Elle pose des défis pour la mise en scène en multipliant les formes à l'intérieur du récit.

CP : La richesse des discussions m'a aidée à entrer dans les couches souterraines de la pièce, à trouver des résonances personnelles. Sélina a fait apparaître une cartographie des liens entre les personnages en les reliant à des types d'attitudes contemporains. En concevant l'espace de jeu, Anna Popek m'a permis de mettre une forme à ma partition de réalisatrice. Nous nous sommes trouvées dans une belle proximité de points de vue tout en gardant chacune notre sensibilité !

Quelle est la force de cette pièce ?

AB : La pièce nous invite à raconter le moment très préoccupant que nous traversons concernant l'avenir de l'humanité sur notre planète. « Et si les générations futures, c'était nous ? » dit Pablo Servigne dans sa préface de *Tout peut s'effondrer*. La pièce prend en quelque sorte cette question au mot en montrant comment les quarante dernières années écoulées ont été marquées par le déni collectif sur les conséquences d'un système « extractiviste » et consumériste. Il y a quarante ans, les premières conférences sur le climat n'ont pas alerté les nations comme elles auraient dû le faire.

L'IDÉE EST DE FLOUTER LES FRONTIÈRES ENTRE THÉÂTRE ET CINÉMA ET QUE TOUT FASSE CORPS DANS UNE MÊME MATIÈRE POUR UN MÊME RÉCIT.

La force de la pièce est de nous permettre de reprendre en main le récit de cette réalité qui dépasse les individus que nous sommes. Elle ouvre une autre voie que le catastrophisme ou le défaitisme en proposant d'enrichir notre imaginaire d'une nouvelle conscience. A défaut de donner des solutions toutes prêtes, l'histoire et les phénomènes que nous sommes en train de vivre doivent être racontés.

Où se situe l'optimisme dans cette pièce ?

AB : Chaque tableau de la pièce se termine sur le départ d'un feu. Le feu est-il symbole de destruction ou de renaissance ? Magali Mougel ne tranche pas. Elle mise sur le pouvoir émancipateur du récit pour sortir nos pensées des rails et envisager, peut-être, des perspectives inédites. Les récits construisent des liens entre les êtres. Ils sont une force inépuisable de lucidité et de renouvellement. L'optimisme, c'est de croire à cette force-là, d'être dans le récit du présent, ensemble.

CP : L'optimisme vient aussi de la forme que nous construisons. Je crois que les projets sont très fortement liés à la façon dont on les fait, dont on les pense. J'espère que cette énergie-là puisse transmettre de l'optimisme. La scène apporte cette dimension de « faire famille » avec le public. J'ai trouvé cela au théâtre avec Anne.

Quelle est la place du jeu des acteurs sur scène, leur lien avec l'image, la place de l'image ?

AB : Nous avons beaucoup parlé ensemble de ce dialogue scène-image. Nous avons souhaité éviter un rapport trop attendu : le réalisme à l'image, l'artificialité du théâtre sur le plateau.

Camille et son assistante Emilie Pellissier ont proposé un dispositif visant l'épure plutôt qu'une surcharge d'images bavardes. L'image participe autant de la scénographie que de la dramaturgie. Elle propose aussi une manière de toile de fond pour dessiner les corps sur scène.

CP : L'idée est de flouter les frontières entre théâtre et cinéma et que tout fasse corps dans une même matière pour un même récit.

AB : La question de l'image au théâtre est centrale depuis plusieurs décennies. Au TPR, j'ai programmé de nombreux artistes qui travaillent avec le cinéma, comme Christiane Jatahy, Amir Reza Kooestani ou encore Claude Schmitz dont nous découvrirons la nouvelle création *Le Garage inventé (qui restaure la mécanique et les rêves)* fin novembre à l'Heure bleue. Tous ces artistes sont stimulants.



© Emilie Pellissier

LE FEU EST-IL SYMBOLE DE DESTRUCTION OU DE RENAISSANCE ?

* Le projet a trouvé une prolongation dans la réalisation d'un film pour la RTS dans le cadre de *De la scène à l'écran* produit par Point prod. *Monroe-Lamarr* sera diffusé vers 23h le jeudi 28 novembre 2024.

Comment passe-t-on de l'image comme décor à l'image comme partenaire de la mise en scène ?

AB: L'image suit un scénario qui est pensé en fonction du texte et de l'action sur le plateau. Charge à la mise en scène de l'intégrer et de lui permettre d'ouvrir une dimension complémentaire.

CP: L'image a sa propre grammaire qui s'ajoute à celle du texte et de la scène. C'est un travail d'écriture avec des médias différents. Nous avons eu envie de mélanger les deux arts... pour alerter le regard du public... créer des surprises !

Comment envisagez-vous la place du public face à ce texte, ce spectacle ?

AB: Le public doit pouvoir développer son propre imaginaire dans l'univers qu'on lui propose. Un univers dans lequel on souhaite qu'il se meuve librement. On ne veut pas tout résoudre, tout expliquer. Au théâtre, chaque regard et chaque sensibilité construisent une partie du spectacle.

CP: Jean-Luc Godard disait que dans un film, il y a trois films, moi je pense qu'il y en a quatre ! Selon lui, il y a le film qu'on imagine, le film qu'on tourne, et le film qu'on monte. Et moi j'ajoute qu'il y a celui qu'on montre. Nous avons une envie commune d'inviter les gens à déplacer leur regard, à choisir où poser les yeux et, pendant un moment, habiter avec nous cette maison qui est le théâtre, vivre une expérience «ici et maintenant».



© Emilie Pettissier

Quelles différences imaginez-vous en présentant cette pièce ici ou ailleurs ?

AB: Ici, la proximité avec l'environnement évoqué induira un rapport particulier à la pièce, plus familier peut-être. Dans une ville comme Genève, le public fera un voyage sans doute plus exotique. Mais je pense qu'en Suisse, la plupart des habitant-es ont des liens avec différentes régions du pays. J'espère donc que tous les publics se sentiront concernés.

CP: Bien sûr, il y a un affect commun avec les lieux dans les films ou les spectacles. Cela crée naturellement un lien particulier, intime. Nous espérons bien inviter le public à investir la «périphérie» comme un autre espace commun de récit, partie prenante de la Grande Histoire.

Camille, comment êtes-vous arrivée au cinéma et à cette relation avec le théâtre ?

Enfant, j'ai été captivée par les films de Charlie Chaplin. J'ai vu l'émotion que les images pouvaient provoquer sur les personnes autour de moi, combien elles pouvaient changer mon regard, apporter de la poésie dans le quotidien. Je me suis demandé si je pouvais moi aussi générer ces émotions collectives, là où on ne les attend pas.

J'ai aussi compris que le cinéma pouvait être le lieu de mon engagement citoyen. Le cinéma est aujourd'hui mon geste d'engagement féministe et révolutionnaire. Ma relation au théâtre est une histoire de rencontres. Ce sont des valeurs partagées qui m'ont ouvert ce champ d'exploration. |



© J.-P. Angeli

MAGALI MOUGEL**AUTEURE**

- 1982 Naissance à Saint-Dié-des Vosges
- 2007 Lauréate des Journées des auteurs de théâtre de Lyon
- 2008 - 2011 Études à l'ENSATT (École nationale supérieure des arts et techniques du théâtre) à Lyon : suit les cours du Département d'écriture dramatique ; obtention d'un master Recherches en Arts du spectacle, puis enseignement à l'Université de Strasbourg au sein du département Arts et spectacles
- 2012 *ERWIN MOTOR, dévotion* (présenté au TPR en 2023)
- 2013 *Guérillères ordinaires* (mis en scène par Anne Bisang au TPR en 2017) Suzy Storck
- 2014 Choisit de se consacrer dorénavant exclusivement à l'écriture de textes pour le théâtre, non seulement pour le public adulte mais aussi pour la jeunesse
- 2016 *Elle pas princesse, Lui pas héros Penthy sur la bande*
- 2017 *The Lulu Projekt*
- 2019 *Shell Shock*
- 2021 *Frisson* (premier texte pour enfants à partir de 6-7 ans)
- 2022 *Lichen*
- 2023 *Ça commence par le feu*
- 2024 *Mauvaise pichenette*

Ses textes sont traduits dans de nombreuses langues et joués dans plusieurs pays d'Europe ainsi qu'aux USA

« COMME ON
FAIT SON RÊVE,
ON FAIT SA VIE »

Victor Hugo, *Le Promontoire du Songe*,
cité par Magali Mougel dans le dossier du TPR

Magali Mougel

texte

Ça commence par le feu

Comment avez-vous passé de l'enseignement à l'écriture théâtrale ?

J'ai toujours écrit en parallèle de mes études académiques. Alors que je commençais un doctorat, j'ai intégré l'École nationale supérieure des arts et techniques du théâtre (ENSATT) de Lyon. Puis, à l'issue de ma formation dans le Département Écriture dramatique de cette école, j'ai commencé à enseigner à l'Université de Strasbourg. À partir de 2011, j'ai essayé de mener de front ces deux activités. L'écriture pour le théâtre a pris rapidement une place tellement importante que j'ai préféré cesser de courir plusieurs lièvres à la fois !

Aujourd'hui, je continue à enseigner, mais de façon ponctuelle à l'Institut littéraire suisse à Bienne ou à l'ENSATT.

Comment est né votre amour pour le théâtre ?

Je vivais à la montagne, loin des lieux de culture. À l'adolescence, j'ai croisé la route de personnes qui m'ont amenée au théâtre, éloigné de plus d'une heure de route. C'est lors d'une représentation de danse contemporaine du chorégraphe Josef Nadj, avec son travail sur *Woyzeck* de Georg Büchner, qu'est née ma passion pour le spectacle.

Comment vous est venue l'idée de *Ça commence par le feu* ?

Cette pièce est issue d'une grande connivence avec Anne Bisang, Jehanne Carnal et les comédien-nes de La Belle constellation. Pendant plusieurs mois, nous avons « secoué les choses » dans tous les sens, dans l'idée de raconter une histoire ancrée dans la fragilité du monde contemporain, en Suisse romande, dans les montagnes. Nous nous posons des questions importantes en lien avec les lieux, les histoires des membres de l'équipe mais aussi avec la Grande Histoire et l'actualité.

En est issu un texte formé de six histoires qui s'entrecroisent, qui ont un lien entre elles, notamment temporel, mais qui peuvent se jouer dans un autre ordre.

Cette pièce a été possible grâce à la confiance que m'ont faite Anne Bisang et toute son équipe, qui m'ont donné carte blanche. Cette liberté peut faire peur, elle ouvre tous les champs des possibles, c'est assez vertigineux, mais ce moment a été pour moi un moment charnière de ma vie d'autrice, un nouveau geste d'écriture pour le théâtre, difficile mais joyeux !

Quelle est la place du feu dans cette histoire ?

Le titre initial n'était pas celui-là. Du reste, je ne m'en souviens plus ! Un titre, c'est un concept, une aide à la pensée. Le premier synopsis donne une atmosphère, l'idée qui traverse la pièce. Ici, je savais que nous commencerions au bord du gouffre, de la révolution, sous le feu des barricades qui attise les désirs de changement. Le titre définitif a été donné par Anne Bisang qui l'a repris d'une phrase du texte, car c'est le point de commencement de ces histoires.



© Laetitia Vancou

En écrivant, pensez-vous déjà à une mise en actes, à une mise en scène ?

Non, parce que je ne fais pas de mise en scène, j'ai plutôt une image cinématographique de l'histoire. Je pars du point de vue de l'humain, je suis sensible au rythme du texte, aux images que ce texte peut susciter, il doit permettre d'ouvrir l'imaginaire, de changer notre état de conscience.

Je fais confiance aux personnes. J'offre une parole, une histoire. Tout texte comprend déjà sa mise en scène, une certaine forme de théâtralité qui peut être concrétisée de diverses manières.



© Chloé Cohen

CETTE PIÈCE A ÉTÉ POSSIBLE GRÂCE À LA CONFIANCE QUE M'ONT FAITE ANNE BISANG ET TOUTE SON ÉQUIPE, QUI M'ONT DONNÉ CARTE BLANCHE. CETTE LIBERTÉ PEUT FAIRE PEUR, ELLE OUVRE TOUS LES CHAMPS DES POSSIBLES...

par
Josiane Greub

**QUAND JE LIVRE UN TEXTE,
JE M'EN DÉTACHE.
J'ÉCRIS POUR LES AUTRES.
UNE COMPAGNIE
ACCUEILLE LE TEXTE,
JE M'EFFACE.**

Quels sont vos rapports avec les mises en scènes de vos textes ?

Je vais voir les spectacles, c'est un moment joyeux. Je suis souvent surprise des inventions, des découvertes faites, de l'impact de mes mots dans la bouche des acteur·rices, une ouverture sur d'autres perspectives.

Quand je livre un texte, je m'en détache. J'écris pour les autres. Une compagnie accueille le texte, je m'efface.

Il est vrai que je pourrais me sentir plus ou moins en accord avec la mise en scène, avec le sens donné à ma recherche. Je me pose la question de ce qui vient de moi, de mon écriture et de ce que l'équipe a construit à partir de mon propos. Il est rare que je ne sois pas en accord avec le spectacle. S'il y a déception, c'est peut-être parce que j'attends trop de mon texte, aussi bien dans ses aspects politiques qu'artistiques et que, tout simplement, il n'est pas à la hauteur de la rencontre avec le ou la metteur·e en scène !

La plupart du temps, lors des spectacles, j'ai plutôt une révélation de la force donnée aux mots sur le plateau, de la résonance avec ce que l'on vit dans la conjonction de multiples facteurs. Le théâtre, à la différence du roman, se vit au présent, avec le public et les acteur·rices. C'est un moment collectif, un mouvement que rien ne peut arrêter ! À moins qu'on ne sorte de la salle !

Quels sont les points forts de cette pièce ?

L'insolence est importante, de même que le fait de questionner la façon dont le passé nous regarde. Dans cette pièce tout repose sur la question de la dette, de sa transmission, des héritages et des parts invisibilisées par des choix politiques faits souvent par des individus lâches ou égocentriques. Je ne sais pas si ce texte peut nous rendre notre capacité à prendre part à l'écriture d'une autre grande histoire. Mais si l'on peut déjà rire d'avoir les pieds au bord du gouffre, c'est un bon point !

**LES PAYS QUI N'ONT
PLUS DE LÉGENDES
SONT CONDAMNÉS
À MOURIR DE FROID.**

Patrice de La Tour du Pin

**SUIVONS CELLES ET
CEUX QUI DÉCIDENT
DE FAIRE BIFURQUER
L'HISTOIRE ET QUI
EMPÊCHERONT DE
FAIRE SOMBRE
L'ENSEMBLE
DES VIVANTS.
CELA COMMENCE
SOUVENT PAR LE FEU.
TANT PIS.
LE JEU EN VAUT
LA CHANDELLE. »**

Magali Mougel. Dossier du TPR

Les comédien·nes

La Belle constellation



Angèle Colas

Yann Philipona @ Chloé Cohe

Dylan Poletti

Qu'avez-vous à dire au public du TPR ?

AC : Que je me réjouis de le rencontrer, et que s'il veut apprendre à me connaître, il faut venir voir la pièce !

YP : Je m'appelle Yann, j'ai grandi en campagne fribourgeoise, je vis à Lausanne, car c'est au centre de la Romandie et cela me permet de me déplacer rapidement en train. J'aime bien le train. Je me réjouis de rencontrer le public et d'échanger avec lui sur la pièce, mais aussi sur la gastronomie fribourgeoise !

DP : Je viens du Sud de la France. Je suis un ancien mythomane. Et je suis célibataire.

Qu'est-ce que cela provoque en vous de jouer à Beau-Site, devenu le Centre neuchâtelois des arts vivants ? Comment vous inscrivez-vous dans sa tradition, la perpétuez-vous, la transformez-vous ?

AC : Je ne réalise pas encore tout à fait, la première est dans un mois et demi. Maintenant le fait d'avoir écrit, ça me fait un peu peur. Mais c'est de la peur enthousiaste !

YP : Je me réjouis de découvrir la salle et le plateau de Beau-Site. Jamais encore, je n'ai assisté à un spectacle ici et encore moins joué. C'est palpitant de découvrir de nouveaux lieux comme celui du TPR. Pour être franc, son histoire, je ne la connais pas très bien, mais de jour en jour, je la découvre !

DP : Très honoré, en tant que Français tombé sous le charme de la Suisse et bien décidé à y rester, de jouer sur la scène du TPR. J'espère que je saurai valoriser cette rencontre et participer moi aussi à la transformation des éléments qui m'entourent. |

L'aventure de La Belle constellation continue, qui révèle la diversité de jeunes comédien·nes qui osent rêver ensemble, qui réunit leurs passions et talents et honore la force et la créativité du collectif.

Qu'est-ce que cela représente pour vous de participer à cette aventure ?

Angèle Colas : C'est l'occasion pour moi de faire une immersion de deux mois à La Chaux-de-Fonds (j'habite à Genève) ; de découvrir cette ville, d'apprendre à connaître l'équipe du TPR, de travailler avec des supers comédiens et comédiennes avec qui je n'ai jamais eu l'occasion de jouer, de retravailler avec Anne Bisang, et de jouer pour la première fois à Beau-Site !

Yann Philipona : Je suis très heureux de passer ces quelques semaines ici à La Chaux-de-Fonds, que je découvre grâce à ce projet. Heureux de rencontrer de nouvelles personnes, de jouer avec de nouvelles personnes, de découvrir de nouveaux lieux, de nouvelles balades, de nouvelles histoires et de nouvelles salles. C'est une chance de pouvoir le faire au travers de son travail.

Dylan Poletti : Participer à cette aventure représente beaucoup de joie et d'excitation. C'est la première fois que je reçois un salaire pour faire quelque chose que j'aime vraiment. C'est le début de la vie après les études. C'est la fin, pour un temps du moins, des jobs alimentaires. C'est la rencontre d'une équipe (assez formidable je dois dire). C'est la découverte d'un lieu (pas moins formidable). C'est beaucoup d'énergie pour affronter le reste.

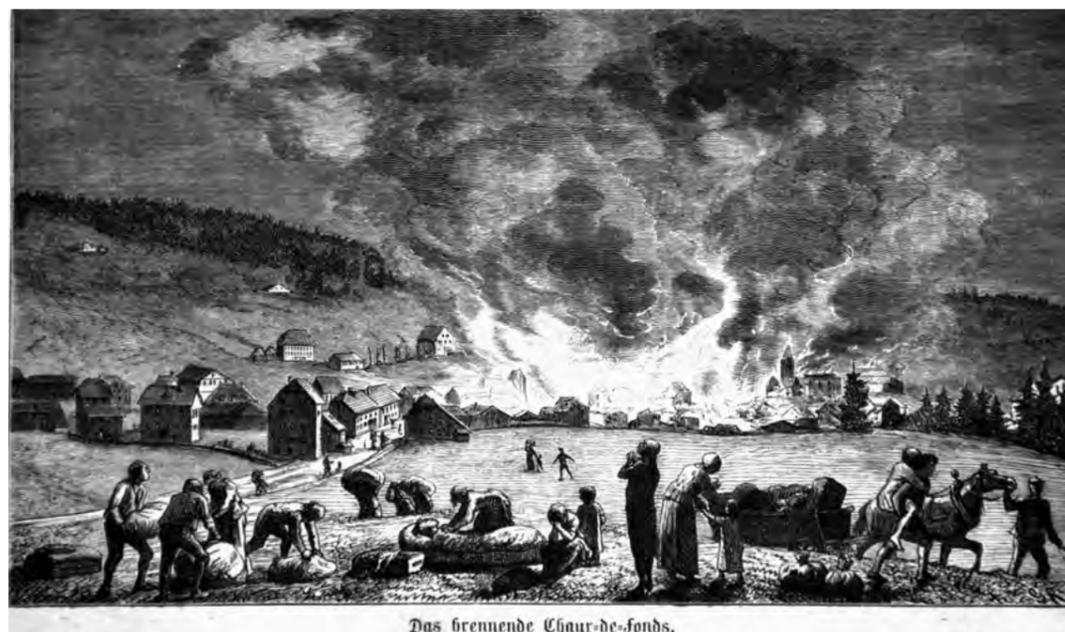
Tel le phénix

Entre le XVII^e et le XIX^e siècle, le feu est un danger constant pour les villages. Les moyens de lutte sont rudimentaires et le bois très présent. La Chaux-de-Fonds n'y échappe pas. La reconstruction du village à l'extrême fin du XVIII^e siècle puis son agrandissement moins de cinquante ans plus tard lui donnent son visage actuel, marqué par la présence de l'industrie horlogère.

Une nuit de mai 1794, le feu se déclenche au cœur du village et en détruit les deux tiers. Aucune victime n'est à déplorer, mais les dégâts sont immenses. Les procès-verbaux du Conseil de commune montrent une volonté de reconstruire rapidement et de manière pragmatique. Un plan, attribué à Moïse Perret-Gentil, distribue la reconstruction autour de la Place de l'Hôtel-de-Ville. Les massifs sont écartés afin de prévenir un nouvel incendie et les rues larges doivent faciliter la circulation. Charles-Henri Junod, futur concepteur du plan orthogonal de la ville, n'est pas encore né, mais les prémices d'un rationalisme teinté d'utopie sont là.

Entre 1800 et 1830, le village se relève de ce drame que la postérité qualifiera de fondateur. L'industrie horlogère y prend ses aises et la population augmente rapidement. En 1830, les autorités sentent qu'il est nécessaire de penser un nouveau plan afin de réguler l'accroissement du village qui avoisine les 12'000 habitant-es. L'ingénieur Charles-Henri Junod, alors inspecteur des Ponts et chaussées pour l'État de Neuchâtel, fait une proposition qui allie la topographie de la vallée aux besoins de l'industrie horlogère. Le projet de Junod intègre la lumière, facilite des déplacements, permet d'absorber la montée démographique tout en répondant aux besoins de l'hygiénisme. Son plan orthogonal est sanctionné par les autorités en 1841. Il est revu et précisé par Charles Knab une quinzaine d'années plus tard.

Entre 1860 et 1910, la ville vit un essor économique, démographique, social et culturel sans précédent. Du travail à domicile, niché derrière des hautes fenêtres en bandeaux, l'industrie horlogère descend dans des ateliers, puis dans de petites usines situées aux rez-de-chaussée ou en annexe des immeubles. La mixité est partout : habitat ouvrier, ateliers et habitat patronal se côtoient aisément. L'industrie horlogère génère peu de nuisances et nécessite peu de matières premières. Elle peut ainsi s'insérer au cœur même de la vie urbaine grâce à des déplacements rationalisés. La ruche fonctionne alors à plein régime.



Das Brenne der Chaux-de-Fonds.

L'incendie de La Chaux-de-Fonds, gravure d'A.-L. Girardet, 1794

Après un recul lié aux deux guerres mondiales, l'industrie reprend son envol durant les Trente Glorieuses. Mais les éléments constitutifs de ce que l'on appellera dès 2009 *l'urbanisme horloger* se font plus discrets. Les parties anciennes de la ville deviennent vétustes et de nouveaux quartiers, comme celui des Forges, se développent pour faire face à la crise du logement et au besoin de confort. Dans les années 1960-1970, le béton remplace des bâtiments alors peu valorisés. Après l'industrie, c'est la modernité qui marque la ville de son empreinte. Mais la crise pétrolière mettra un coup d'arrêt à ces velléités d'expansion.

Ça commence par le feu situe l'action en 1989. Cette fin du XX^e siècle est la période à laquelle, à La Chaux-de-Fonds, population et autorités prennent peu à peu conscience de la valeur historique et patrimoniale de la ville et de son tissu urbain.* |

* Pour en savoir plus, écoutez le podcast ANGLE DROIT : <https://www.chaux-de-fonds.ch/histoire-patrimoine/Podcast>



Orthogonalité, mixité et architectures sont les éléments clés de l'urbanisme horloger

© Aline Henchoz

« CATASTROPHE ET RÉSILIENCE ANNONCENT UNE ÈRE NOUVELLE. UN MONDE S'EFFONDRE, UN NOUVEAU DOIT ADVENIR. ENTRE LES DEUX, CELUI QUE NOUS TRAVERSONS. AVEC SON CORTÈGE DE PEURS, DE MENACES ET D'ESPOIRS. CETTE VILLE OU UNE AUTRE VILLE. POUR RACONTER CETTE FRESQUE KALÉIDOSCOPIQUE D'UN MONDE EN PROIE AUX FLAMMES, LA DRAMATURGIE DOIT CORRESPONDRE AU SENS. »

Dossier du TPR

par
Jean-Hubert
Lebet

Berlin, novembre 1989

J'ai eu la chance d'étudier de 1980 à 1981 à la « Freie Universität » de Berlin Ouest. Je venais de Suisse où le monde était simple : l'Occident était gentil, l'Est, méchant et la Suisse meilleure et neutre. Très vite, on réalisait que Berlin Ouest était un cas à part : cet « îlot de liberté » était soutenu à bout de bras par la République fédérale, qui subventionnait généreusement les industries non rentables, la culture et l'urbanisme et qui, pour y attirer des étudiants, les dispensait de service militaire. L'ambiance y était de ce fait très particulière, irréaliste. Les groupements politiques les plus déconnectés de la réalité pouvaient y vivre leurs rêves les plus fous, comme ce mouvement armé pro-albanais qui préparait un soulèvement armé à Berlin Ouest.

Berlin Ouest englobait des lacs et de grandes forêts et s'étendait sur 480 km², soit le 60% de la surface du canton de Neuchâtel. Le mur l'englobait totalement et l'on se heurtait au mur partout, omniprésent, d'où une atmosphère oppressante, qui s'accroissait avec le temps.

On se rendait régulièrement à Berlin Est, en prenant le métro et en traversant un poste de douane sinistre. À l'Est, tout était gris, l'air était chargé de fumée de lignite, les voitures rares (essentiellement des Trabant), les sourires plus rares encore. Les immeubles portaient encore les traces des balles ou d'éclats d'obus de 1945. Les magasins étaient mal approvisionnés, les choix limités à l'exception des conserves de cornichons, très abondantes. La police et les VoPos sont omniprésents, les passants résignés.

DE QUELQUE CÔTÉ QUE L'ON REGARDÂT, LE MUR ÉTAIT LÀ, IMPOSANT, ÉCRASANT, ÉTERNEL.

Nous nous sommes rendus en voyage d'étude en Pologne, au moment où Solidarność n'avait pas encore été écrasé par Jaruzelski. On retrouvait les immeubles décrépis de Berlin Est, les odeurs de mauvais combustibles, mais les sourires faisaient la différence.

Nous sommes revenus à Berlin Ouest et avons retrouvé le mur, solide, épais, lourd et omniprésent, imposant une ambiance oppressive et sans perspectives.

Impossible ces années-là, d'imaginer la disparition du mur et encore moins celle du régime communiste d'Allemagne de l'Est, et encore moins dans les autres « pays frères ».

Huit ans plus tard, j'étais en poste en Afrique de l'Ouest. Je captais les radios françaises et allemandes sur ondes courtes et j'ai entendu avec incrédulité les frémissements de changements en Europe de l'Est, avec des flots de fuyards quittant l'Allemagne de l'Est via la Hongrie ou la Tchécoslovaquie.

Et d'un coup, d'un seul, le mur s'est ouvert, et les Berlinois de l'Est se sont rués à l'Ouest, accueillis chaleureusement par les Berlinois de l'Ouest.

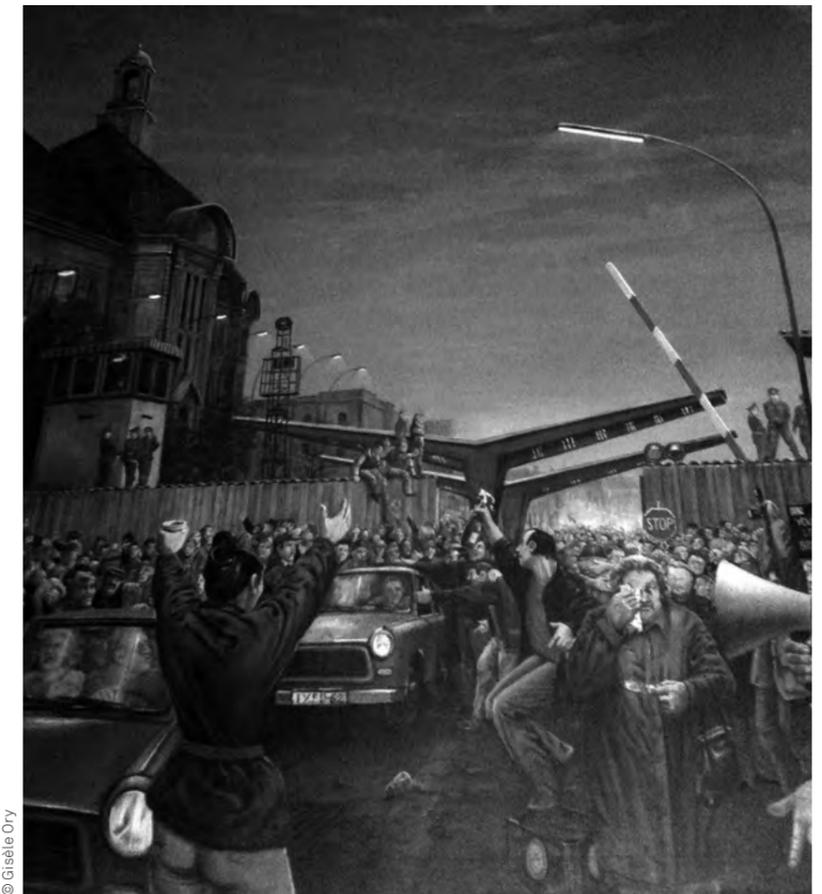
Mais rapidement l'atmosphère change. Les Berlinois de l'Ouest sont choqués par ces foules qui se ruent dans les magasins pour y admirer la variété des produits de consommation qui y sont exposés. Plus choqués encore par ces foules qui se précipitent pour acheter des bananes, rares à l'Est.

Les deux populations, qui avaient été séparées en 1945 puis avec des milliers de kilomètres de murs entre les deux Allemagnes et à Berlin même, se sont développées sur des voies très différentes, s'éloignant en 44 ans l'une de l'autre dans leurs valeurs et aspirations. Et brusquement, elles se retrouvent face à face. Passées les joies des premières semaines, les espoirs d'une réunification heureuse et rapide s'effondrent pour se heurter à la dure réalité, dans tous les domaines.

Nous étions peu à avoir connu la réalité des pays de l'Est et envisagé les difficultés de la réunification. Nous savions que les problèmes économiques seraient naturellement considérables, mais que c'était surtout les aspects psychologiques de l'écroulement d'un système auquel croyaient encore beaucoup de citoyens de la RDA qui causeraient des difficultés à moyen et long terme.

Le mur s'est écroulé et tout a paru possible dans un monde à la liberté recouvrée. Mais la liberté se pratique, et c'est son exercice qui est le plus périlleux. |

LA CHUTE DU MUR DE BERLIN A-T-ELLE ÉTÉ LE MOMENT DE BASCULE VERS UN NOUVEAU MONDE ? ELLE A EN TOUT CAS NOURRI D'EXTRAORDINAIRES ESPOIRS ET ENTRAÎNÉ UNE RECOMPOSITION COMPLÈTE DE L'EUROPE ET DES ÉQUILIBRES GÉOSTRATÉGIQUES. SOMMES-NOUS À NOUVEAU À L'AUBE D'UN TEL BASCULEMENT ?



© Gisèle Ory

© Gisèle Ory

Conférence sur le climat

Mars 1989. Alors que la guerre froide s'essouffle, une autre menace commence à être perçue : le réchauffement climatique. Les alertes écologiques, du livre *Silent Spring* de Rachel Carlson en 1962 au fameux rapport *Halte à la croissance* du Club de Rome, gagnent du terrain dans l'opinion publique. Au-delà de l'essoufflement de la guerre froide, l'intensification de la coopération européenne ouvre de nouveaux espaces de coopération internationale pour faire face à ce défi collectif. De ce fait, les conférences réunissant de nombreux pays du monde sur des sujets écologiques divers se succèdent, créant peu à peu une jungle de traités et de règles. Cependant, malgré ces premiers succès, la nécessité d'apporter une réponse davantage unifiée et rapide se fait sentir. Là réside le défi de la Conférence sur la protection de l'atmosphère, qui se tient à La Haye en mars 1989. Afin d'éviter la catastrophe écologique qui se profile, les vingt-quatre États participant à la conférence envisagent la création d'une nouvelle institution reliée aux Nations Unies, laquelle doit disposer de pouvoirs très étendus, notamment des sanctions.

par
Elodie Theytaz

De ce fait, ce nouvel organe, nommé « Globe », demandera aux États de se soumettre à son autorité et donc de céder une partie de leur fameuse souveraineté nationale. Si François Mitterrand déclare qu'un tel compromis est vital et que « nous n'avons pas le droit à l'échec », le texte adopté par la Conférence ne mentionnera pas la création de cette nouvelle instance, seulement sa possibilité comme une option parmi d'autres. Cet échec peut être expliqué par la réticence historique des États à accepter les contraintes, n'en déplaise à Mitterrand.

Cet échec résonne encore aujourd'hui autour de la gouvernance internationale pour le climat, composée d'une myriade de conventions et d'organisations tant publiques que privées et dépourvues d'un pouvoir de contrainte suffisant pour provoquer des changements de comportements significatifs. Aujourd'hui, la seule organisation internationale qui a un pouvoir de contrainte est l'OMC. |



« EN L'ESPACE D'UNE VINGTAINNE D'ANNÉES, LES DERNIÈRES PROMESSES DE LA MYTHOLOGIE DU PROGRÈS (TOUJOURS PLUS ET TOUJOURS MIEUX) SEMBLANT S'ÊTRE COMPLÈTEMENT (OU PRESQUE) DISSOUTES DANS UNE RÉALITÉ QUI FAIT CONSENSUS : CELLE DE LA CRISE CLIMATIQUE ET SOCIO-ÉCONOMIQUE PLANÉTAIRE. LE MONDE N'EST PLUS LE MÊME ET NE LE SERA JAMAIS PLUS. IL EST VENU LE TEMPS DE LA RUPTURE, DE LA BASCULE, DE L'EFFONDREMENT. »

Dossier du TPR

Le village des solitaires

Ça commence par le feu explore les bouleversements sociétaux de notre époque provoqués par l'arrivée du numérique notamment, une révolution vertigineuse et inquiétante. Le numérique en s'imposant de plus en plus dans nos vies recompose non seulement les rapports sociaux et le monde du travail, mais aussi nos identités.

À travers ses personnages, Magali Mougel interroge nos peurs et nos espoirs face à ces mutations. D'un côté, il y a l'enthousiasme suscité par une promesse d'innovation infinie, l'idée que la technologie pourra tout résoudre, et une fascination certaine face à cet avenir radieux où intelligence artificielle, réseaux sociaux et réalité virtuelle redéfinissent les frontières du réel. De l'autre s'expriment une angoisse sourde, les peurs de perdre le contrôle de nos vies et des événements, d'une déshumanisation progressive.

Ainsi, *Ça commence par le feu*, offre une réflexion subtile sur notre époque, soulignant l'inconfort et la frayeur que génère cette transition vers une société dominée par le numérique. Le feu qui embrase la pièce est à la fois une métaphore du progrès et de ses dangers, mais aussi un appel à la vigilance face à ces transformations apparemment irréversibles. Dans cette vision, le numérique apparaît moins comme une promesse lumineuse que comme un territoire inconnu, porteur d'inquiétudes existentielles.

Avec l'expansion du numérique, l'être humain est plongé dans un monde où tout se virtualise, où la frontière entre l'intime et le public se brouille dangereusement. L'angoisse d'être constamment surveillé par des algorithmes omniprésents s'installe. Le numérique, au lieu d'élargir les horizons, semble parfois les rétrécir, enfermant les individus dans une réalité façonnée par des données qu'ils ne maîtrisent pas.

À l'ère des réseaux sociaux et des avatars numériques, où tout est performance et image, que devient notre identité? Les personnages de la pièce expriment cette peur viscérale de se dissoudre dans un monde où la valeur d'un individu se mesure en likes, en vues ou en partages. Le numérique, loin de rassembler, semble exacerber les solitudes, isolant chacun derrière des écrans tout en donnant l'illusion d'une connexion permanente.

La dématérialisation du travail effraie également : elle annonce une ère où les métiers disparaîtront, où l'intelligence artificielle prétendra remplacer la pensée humaine. Bref, l'humain sera frappé d'obsolescence face aux machines.

Exploration partagée de nos vulnérabilités numériques, *Ça commence par le feu* nous invite à les arpenter comme autant d'espaces cognitifs et poétiques nécessaires à nous réinventer. |



© Claire Doury

LE FEU QUI EMBRASE LA PIÈCE EST À LA FOIS UNE MÉTAPHORE DU PROGRÈS ET DE SES DANGERS, MAIS AUSSI UN APPEL À LA VIGILANCE FACE À CES TRANSFORMATIONS APPAREMMENT IRRÉVERSIBLES.

«CETTE MISE EN LUMIÈRE DE LA FRONDE QUI COUVE CHEZ CES «SANS VOIX» TÉMOIGNE DE MANIÈRE INÉDITE DE L'ÉTAT DU MONDE : LA BRUME DE L'HISTOIRE N'EMPÊCHERA PAS LA JEUNESSE DE ÇA COMMENCE PAR LE FEU DE MARCHER PAR-DELÀ LES CENDRES POUR CONSTRUIRE LE MONDE DE DEMAIN.

Dossier du TPR

Le Garage inventé

Mise en scène et réalisation **Claude Schmitz**

Le potentat Murdoch va épouser la belle Lucie. En vue des noces, il ordonne qu'on lui répare sa vieille Dodge Charger, mythique voiture américaine. C'est dans un garage délabré, peuplé de garagistes séniles, que la réparation devra être faite. Pour ce travail délicat on engage Swann, un jeune garagiste et apprenti poète.

Or Lucie et Swann tombent éperdument amoureux... Que va-t-il advenir de la cérémonie de mariage voulue par Murdoch ? Et que deviendront Lucie et Swann ? Une telle histoire d'amour déjà racontée des millions de fois par le passé pourra-t-elle être contée une fois de plus ? L'inertie qui règne dans ce garage énigmatique va-t-elle résister aux bouleversements qui surviennent ? Diverses anomalies vont-elles présenter un danger pour Lucie ?

La vieille Dodge Charger n'est-elle pas en panne comme pourrait l'être le moteur de l'imagination ? En tous les cas, dans cette fable onirique, *Le Garage inventé* est – comme le précise son sous-titre – celui qui restaure la mécanique et les rêves.



© Elsa Stubbe



CLAUDE SCHMITZ
RÉALISATEUR,
METTEUR EN SCÈNE ET ACTEUR

- 1979 Naissance à Namur
- 2002 *Red M. u. d. h!* (abréviation de Red me uit deze hel! (Sauve-moi de cet enfer!))
- 2003 Diplôme de l'Institut national supérieur des arts du spectacle et des techniques de diffusion à Bruxelles
- 2004 *Red M. u. d. h! 2*
- 2006 *Amerika*
- 2008 *The Inner Words*
- 2010 *Mary Mother of Frankenstein*, présenté au Festival de Strasbourg
- 2011 - 2012
Le Salon des Refusés (cinq épisodes joués qu'une seule fois chacun)
- 2012 Réalisation du film *Tout comme les Princes*
- 2013 *Melodie Daniel*
- 2014 *Les Béatitudes*
- 2015 *Darius, Stan & Gabriel contre le Monde Méchant*
Le Mali (en Afrique), film
- 2017 *Rien sauf l'Été*, film
Réalisation du clip *This Light* pour le groupe pop-rock-folk belge Girls in Hawaii
- 2018 *Braquer Poitiers*, film
A remporté de nombreux prix dans des festivals et notamment, en 2019, le Prix Jean Vigo dans la catégorie courts-métrages.

- 2020 *Un Royaume*
- 2021 Réalisation du film *Lucie perd son cheval*
- 2023 Réalisation du film *L'autre Laurens*
- 2024 *Le Garage inventé*
Réalisateur, metteur en scène et acteur belge, Claude Schmitz est né à Namur le 17 août 1979. Diplômé de l'INSAS, il vit et travaille à Bruxelles. Il est artiste associé au Théâtre de Liège et à la Comédie de Caen. Il a également été artiste associé aux Halles de Schaerbeek.

Claude Schmitz

mise en scène *Le Garage inventé*

Comment est née l'idée de cette pièce ?

Le Garage inventé raconte les aventures oniriques de Lucie, actrice de profession et mère d'une petite fille, qui se débat avec la mécanique archétypale de nos fables occidentales. Il s'agit, en outre, du portrait de la comédienne Lucie Debay puisque celle-ci y interprète son propre rôle et que des éléments de sa vie réelle sont intégrés à la dramaturgie. Ce projet, sous forme de métaphore, questionne les schémas narratifs patriarcaux qui dominent nos récits et la place qu'on y accorde aux femmes. En plaçant la figure de Lucie dans un monde cauchemardesque régi par un imaginaire masculin, menaçant littéralement de l'écraser, le spectacle raconte comment celle-ci va déjouer, puis briser cette mécanique de domination pour, in fine, relancer les moteurs de sa propre imagination. Ce spectacle constitue la seconde partie d'un diptyque que j'ai entamé en 2018 par la création de *Un Royaume* qui fut, durant la période de la crise sanitaire, adapté en long-métrage sous le titre de *Lucie perd son cheval*. *Le Garage inventé* reprend, poursuit et prolonge le récit des aventures du personnage de Lucie à l'endroit où *Un Royaume* se clôturait.

Quelle est sa place dans votre parcours ?

Une des particularités formelles de ce spectacle est d'associer, pour raconter la même histoire, le médium du théâtre à celui du cinéma. Cela fait plus de vingt ans que je fais du théâtre et dix ans que je réalise des films... depuis quelques années, je tente de comprendre comment ces deux médiums peuvent travailler ensemble.

Dans cette pièce, quelle est la part d'un texte de départ, de l'écriture de plateau, des intentions du metteur en scène et...

En amont, je trace une architecture qui constitue la dramaturgie du spectacle tout comme je définis la scénographie. Là où je laisse une grande marge à mes interprètes, c'est à l'endroit où ils vont s'approprier les scènes et inventer en ma compagnie leurs dialogues. Nous discutons beaucoup du sens des scènes et de la dramaturgie globale du spectacle au fur et à mesure de l'avancée des répétitions.

Comment imaginez-vous, dans la scénographie, dans votre mise en scène, la place des acteurs, du cinéma ?

Mes interprètes inventent leurs rôles et portent leurs vrais prénoms dans ce spectacle... que ce soit dans la partie filmique ou théâtrale. Souvent, dans mes histoires, ils jouent des fictions d'eux-mêmes. Le vrai et le faux s'y confondent...

Quels sont les points forts de cette pièce ?

Il y a par exemple au centre du spectacle ce que j'appelle un «ballet mécanique». C'est un moment où la lumière et le son prennent en charge la narration. C'est un moment qui est quasiment abstrait...

En quoi cette pièce est-elle ancrée dans notre présent ?

Cela parle de la place qu'on accorde au personnage féminin dans nos fictions... sujet forcément très ancré dans les questionnements de notre époque. Ici, le sujet est abordé sous un angle poétique...

Quelle est la part du public dans votre élaboration, votre construction de la pièce ?

Il s'agit de raconter une histoire, donc, forcément, je pense toujours à celui qui va la recevoir. Néanmoins, beaucoup de moments restent volontairement mystérieux. J'invite le spectateur à y greffer son imaginaire... |



© Elisa Stubbe

UNE DES PARTICULARITÉS FORMELLES DE CE SPECTACLE EST D'ASSOCIER, POUR RACONTER LA MÊME HISTOIRE, LE MÉDIUM DU THÉÂTRE À CELUI DU CINÉMA.

IL Y A PAR EXEMPLE AU CENTRE DU SPECTACLE CE QUE J'APPELLE UN «Ballet mécanique». C'EST UN MOMENT OÙ LA LUMIÈRE ET LE SON PRENNENT EN CHARGE LA NARRATION. C'EST UN MOMENT QUI EST QUASIMENT ABSTRAIT...

Amélie Géhin

créatrice lumières *Le Garage inventé*

Parlez-nous de votre parcours

J'ai grandi dans les Hautes Vosges dans un milieu d'artisans et de commerçants. Je n'avais pas accès à la culture. C'est en suivant l'option Théâtre au Lycée de Gérardmer que j'ai découvert le Théâtre du Peuple de Bussang où j'ai participé deux étés aux spectacles mêlant professionnel·les et amateur·rices en tant que comédienne auprès de Christophe Rauck.

C'est dans ce lieu que j'ai su que je voulais faire du théâtre. Le plus évident semblait d'abord être par le jeu...

J'ai donc suivi une formation en tant que comédienne au Conservatoire à rayonnement régional de Montpellier ; puis ce désir a évolué vers la mise en scène. Je suis entrée à l'INSAS (Institut national supérieur des arts du spectacle et des techniques de diffusion) à Bruxelles. Instinctivement, mon rapport à la mise en scène s'est orienté vers la composition d'images, de tableaux, avec un réel plaisir à collaborer avec tous les autres corps de métier, costumier·ères, scénographes, vidéastes, créateur·rices son, etc.

Quel type de spectacle vous plaît-il le plus, théâtre de texte, écriture de plateau, danse ou arts du cirque... ?

Je travaille principalement sur des spectacles de « théâtre », c'est-à-dire théâtre de texte ou d'écriture de plateau. Même si je m'intéresse de plus en plus à la danse.

Je crois que j'ai une grande capacité d'adaptation en fonction du metteur ou de la metteuse en scène et du projet. Le plus important c'est de continuer à rester curieuse et de porter un regard singulier sur chaque projet et de ne pas avoir de « vérité » ni d'automatisme, ce qui peut arriver avec la succession des projets.

Comment abordez-vous la création lumières ?

J'aime aborder la création lumières d'un spectacle dès la genèse du projet.

Je passe beaucoup de temps à écouter et observer. J'essaie au maximum de communiquer avec tous les collaborateurs et les collaboratrices pour acquérir un vocabulaire commun et faire partie du même projet avec le souci de trouver une complémentarité avec chacun·e.

En général, je dialogue beaucoup avec des références iconographiques, en proposant une sorte de « moodboard » détaillé avec des images de références en fonction des différents moments du spectacle.

J'aime être présente le plus possible pendant le processus créatif. Je suis persuadée que, si on connaît le spectacle dans ses moindres recoins, avec tous les détours par lesquels on est passé, et si on avance en même temps que tous les autres collaborateurs et collaboratrices dans un rapport de confiance, cela permet de créer un spectacle cohérent, de ne voir qu'un seul et même objet et de ne pas dissocier le spectacle des interprètes, de la scénographie, des costumes, de la création sonore et des lumières.

Quand la fusion a lieu, le spectacle est réussi selon moi.



© Elsa Stubbe

Quelles sont les particularités du travail avec Claude Schmitz ?

Ma première collaboration avec Claude Schmitz était sur *Un Royaume*. Nous avons mis dix jours à nous comprendre lui et moi. Quand j'ai compris son univers, son langage scénique, son rapport au théâtre et à la lumière, la création s'est faite assez rapidement.

Claude m'a appris à dessiner sur les murs, à être insolente avec les codes du théâtre et les schémas classiques d'une création lumières. C'était assez joyeux de faire « pas comme il faut », de créer un bazar, mais très organisé et très réfléchi, au millimètre près mais qui crée un chaos, déstabilisant et « confusionnant ».

C'est un rapport très instinctif et audacieux : Thomas Turine, à la création sonore, et Clément Losson, à la scénographie, sont de formidables complices dans cette démarche, on s'amuse beaucoup ! On cherche encore à aller plus loin avec *Le Garage inventé*.

Le travail de Claude s'articule beaucoup autour du conte, du rêve, du cauchemar, avec des éléments de décor très concrets, qui n'appartiennent pas toujours au même univers. Et des allers-retours avec le présent, le concret d'un plateau de théâtre mais qui devient lui aussi un lieu fictionnel qui se joue de nous.

C'est un super terrain de jeu pour une créatrice lumières, avec des camarades formidables ! |



© Elsa Stubbe



© Elsa Stubbe

C'ÉTAIT ASSEZ JOYEUX DE FAIRE « PAS COMME IL FAUT », DE CRÉER UN BAZAR, MAIS TRÈS ORGANISÉ ET TRÈS RÉFLÉCHI, AU MILLIMÈTRE PRÈS MAIS QUI CRÉE UN CHAOS, DÉSTABILISANT ET « CONFUSIONNANT ».

LE TPR PREND DE LA HAUTEUR !

La nouvelle saison a débuté avec un dialogue poétique et musical à L'Heure bleue *Où es-tu ?* qui a réuni sur scène Keren Ann et Irène Jacob. Après une fin d'été marquée par le manifeste pour la vie de l'actrice Gaia Saitta dans *Je crois que dehors c'est le printemps*, les mots de l'auteur contemporain français Bernard-Marie Koltès dans *Dans la solitude des champs de coton* et par les délices de la farce dansée d'Ayelen Parolin avec *Zonder*, l'automne se poursuit par la création d'Anne Bisang et de Camille de Pietro *Ça commence par le feu*. Quête fiévreuse entre forêts et bitume d'une jeunesse aux utopies inflammables, la création du TPR met le feu aux poudres.

L'automne se termine en beauté avec le retour de l'artiste belge iconoclaste Claude Schmitz et son *Garage inventé (qui restaure la mécanique et les rêves)* qui tente de réparer nos rêves dans un garage automobile survolté. Les Wooshing machine – un trio tendre et farceur – nous embarquent ensuite dans une comédie à l'italienne pleine d'amour, d'amitié et de complicité (*Ma l'amor mio non muore / Épilogue*). En guise de cadeau de fin d'année, la pianiste virtuose Isil Bengli propose un concert improvisé à la Salle de musique le jeudi 5 décembre à 18h15 pour partager le programme de son dernier album enregistré dans cette même salle.

Le 21 décembre à L'Heure bleue, une soirée musicale et festive pour un autre trio : *Les Petits Chanteurs à la Gueule de Bois* fêtent leur 20 ans.



Ma l'amor mio non muore / Épilogue

SAISON
2024 | 2025

NOVEMBRE

Ça commence par le feu

Texte de Magali Mougel
Mise en scène et réalisation
Anne Bisang et Camille de Pietro
Beau-Site

Jeudi 7 novembre 2024, 19h15

Vendredi 8 novembre 2024, 20h15

Samedi 9 novembre 2024, 18h15

Dimanche 10 novembre 2024, 17h15

Jeudi 14 novembre 2024, 19h15

Vendredi 15 novembre 2024, 20h15

Samedi 16 novembre 2024, 18h15

Dimanche 17 novembre 2024, 17h15

Le Garage inventé (qui restaure la mécanique et les rêves)

Mise en scène et réalisation
Claude Schmitz
L'Heure bleue

Jeudi 28 novembre 2024, 19h15

Vendredi 29 novembre 2024, 20h15

DÉCEMBRE

Ma l'amor mio non muore / Épilogue

Chorégraphie, écriture et interprétation
Alessandro Bernardeschi,
Mauro Paccagnela, Carlotta Sagna
L'Heure bleue

Samedi 7 décembre 2024, 19h15

Concert d'Isil Bengli

Salle de musique
Jeudi 5 décembre, 18h15

Les Petits Chanteurs à la Gueule de Bois fêtent leurs 20 ans

L'Heure bleue
Samedi 21 décembre 2024, 20h15

ASSOCIATION DES AMIS DU TPR

Assemblée générale des Amis du TPR le vendredi 28 mars 2025 à 18h30 à Beau-Site.

L'Assemblée sera suivie à 20h15
du spectacle *Le Barbier de Séville*,
texte de Pierre-Augustin Caron
de Beaumarchais,
mise en scène d'Anne Schwaller



Le Barbier de Séville

© Dimitri Kanel

ENGAGEZ-VOUS

Vous souhaitez vous rapprocher de l'institution et devenir acteur de la vie du Théâtre populaire romand ? Devenez membre de l'Association des Amis du TPR et partagez votre passion du théâtre avec d'autres amoureux !

VOUS RECEVREZ gratuitement *Le Souffleur* chez vous dès sa parution

VOUS RENCONTREZ les artistes lors de soirées spéciales

VOUS ASSISTEREZ aux répétitions ouvertes

VOUS BÉNÉFICIEREZ d'une réduction de CHF 5.- sur chaque spectacle de la saison

VOUS POURREZ ACQUÉRIR L'ABONNEMENT L'AMI-E POUR 190 CHF

- 10 spectacles à choix
+ 3 invitations

- Accompagnement gratuit des enfants

- 3 spectacles supplémentaires au tarif réduit

- Une invitation à la tournée annuelle

COTISATIONS

30 francs, étudiants, chômeurs

40 francs, AVS, AI

70 francs, AVS, AI double

60 francs, simple

90 francs, double

150 francs, soutien

CCP 17-612585-3

**ASSOCIATION
DES AMIS DU
TPR**

Rue de Beau-Site 30
2300 La Chaux-de-Fonds
amis@tpr.ch

Plus d'infos en page 80 de votre programme ou sur le site www.tpr.ch

Tous les *Souffleur* précédents sont sur le site www.tpr.ch/amis

Consultez aussi la page du *Souffleur* sur



SAISON 2024 | 2025

ÇA COMMENCE PAR LE FEU

Jeudi **7 novembre** 2024, 19h15
Vendredi **8 novembre** 2024, 20h15
Samedi **9 novembre** 2024, 18h15
Dimanche **10 novembre** 2024, 17h15
Jeudi **14 novembre** 2024, 19h15
Vendredi **15 novembre** 2024, 20h15
Samedi **16 novembre** 2024, 18h15
Dimanche **17 novembre** 2024, 17h15

à Beau-Site, durée 1h40

De
Magali Mougel

Mise en scène
Anne Bisang

Réalisation film
Camille de Pietro

Avec
**Françoise Boillat,
Angèle Colas, Fanny Künzler,
Yann Philipona, Dylan Poletti,
Juliette Vernerey,
Philippe Vuilleumier**

Assistanat à la mise en scène
Camille Charlotte Roduit

Assistanat à la production
Isabelle Meyer

Scénographie
Anna Popek

Dramaturgie
Sélina Chibout

Lumières
Jonas Bühler

Musique
Emilie Zoé

Son
Fred Jarabo

Costumes
Anna Van Brée

Production
**TPR – Centre neuchâtelois des
arts vivants, La Chaux-de-Fonds**

Coproduction
POCHE / GVE

Réservations et renseignements :
Billetterie 032 967 60 50
www.tpr.ch

LE GARAGE INVENTÉ (qui restaure la mécanique et les rêves)

Jeudi **28 novembre** 2024, 19h15
Vendredi **29 novembre** 2024, 20h15

à L'Heure bleue, durée 2h15

Mise en scène
Claude Schmitz

Collaboration artistique
Lucie Debay

Dramaturgie et assistanat à
la mise en scène
Judith Longuet-Marx

Avec
**Marc Barbé,
Lorenzo De Angelis, Lucie Debay,
Didier Duhaut, Fantazio,
Louise Leroy, Francis Soetens**

Scénographie
Clément Losson

Lumières
Amélie Géhin

Son
Thomas Turine

Costumes
Alexis Beck

Production
**Théâtre de Liège,
DC&J Création et Paradies**